

Revue d'études Palestiniennes

Revue trimestrielle publiée par l'Institut des études palestiniennes

n°20 nouvelle série - été 1999

118

notes de lecture

NOTES DE LECTURE 119

RONY BRAUMAN, EYAL SIVAN. *UN SPÉCIALISTE* (FILM). *ELOGE DE LA DÉSŒBÉISSANCE*. PARIS, LE POMMIER-FAYARD, 1999, 177 p.

Avec du noir et du blanc

On remarque, depuis quelques années, que la sortie d'un film peut être suivie de la publication de son script ; prolongement publicitaire de l'image par le texte. Parfois, après que l'effet de réception s'est essoufflé et que les critiques et polémiques se sont polarisées sur la fabrication d'autres « événements », quelques spécialistes réunissent leurs avis ou analyses dans un recueil ; parachèvement du sens par la métacritique. Rien

de comparable avec *Eloge de la désobéissance* de Rony Brauman et Eyal Sivan qui accompagne, sans le suivre ni en clore les sens possibles, la sortie de leur film, *Un spécialiste*, sur le procès, tenu en 1961 à Jérusalem, de Adolf Eichmann, un des S.S. maîtres d'œuvre de la « solution finale » des juifs d'Europe.

Même pour ce qui est du script qui n'occupe qu'un tiers du livre (la partie II), il serait réducteur de n'y voir qu'une simple transcription du film. Ou plutôt, parce que la matière d'*Un spécialiste* représente en soi plus qu'un film, ce qui est transcrit forme plus qu'un script. Ce sont des paroles, celles des différents acteurs du procès, qui valent pour deux écritures à la fois : l'écriture de l'histoire du génocide des juifs d'Europe, l'écriture fondatrice du nouvel élan que ce procès donne à l'histoire de la nation israélienne. Quant aux deux tiers qui précèdent (la partie I), non seulement Rony Brauman et Eyal Sivan y racontent l'épopée de la conception et de la fabrication de leur film, mais ils posent également les principes d'une éthique de la désobéissance contre la soumission à l'autorité administrative et ses avatars. La soumission : incarnée par Eichmann, fidèle bureaucrate qui expédie des trains entiers d'être humains à la mort sans autre souci que l'efficacité du travail bien fait. Ses avatars : l'inertie et la méfiance administratives auxquelles se heurtent Eyal Sivan et Rony Brauman pour accéder non pas au secret de l'événement, mais aux oubliettes où les archives de celui-ci ont été remisées. C'est pourquoi, *Eloge de la désobéissance* se donne pour tâche d'éclairer aussi bien l'histoire du procès que l'histoire du film, les discours qu'on y entend que le point de vue des auteurs. Pour cela, les quatre chapitres de la première partie forment deux couples qui se font écho. Au premier chapitre, « L'ascension d'un employé modèle », qui est consacré au parcours de cet antihéros du plus grand crime que l'Occident ait jamais commis (sur lui-même), répond le second chapitre, « Les fonctionnaires de la mémoire », qui apprend que ces dits fonctionnaires, eux mêmes probablement « modèles », ont relégué, pendant trente ans, au rang de simples pellicules sans histoire les minutes filmées de cet événement unique, jusqu'à ce que Sivan et Brauman les trouvent et parviennent, malgré ces

dits fonctionnaires, à les utiliser. A « Comme la corde soutient le pendu », chapitre trois, qui autopsie le jugement à la lumière de la raison de l'Etat israélien et de ce qu'elle obscurcit (les *Judenräte*) et efface (le mépris du Yichouv pour la diaspora, et des sionistes, pour les victimes), répond « Vérité et montage », le chapitre quatre, où les auteurs parlent de la dignité cinématographique et éthique à laquelle ils ont voulu élever un film dont seules les séquences les plus emblématiques avaient survécu dans les mémoires.

Noués aux histoires de l'Etat sioniste et de la destruction des juifs d'Europe et, dans le même temps, voulant fonder celle-là avec celle-ci jusqu'à les confondre, les enjeux du procès Eichmann dépassent en ampleur ceux de tout autre procès qu'on serait tenté de mettre en comparaison. La valeur événementielle aurait réussi à éclipser les qualités hautement idéologiques et politiques des enjeux et les enjeux eux-mêmes, si *Eichmann à Jérusalem* de Hannah Arendt n'avait introduit en ceux-ci la distance d'une tout autre lecture, à partir de ses reportages sur les lieux du procès complétés par les enseignements qu'elle tire de *La Destruction des Juifs d'Europe* de Raul Hilberg. A la fin des années cinquante, le pays a déjà traversé deux guerres, celle de 1948, celle de 1956-1957. Les mythes nationalistes sur lesquels repose le sionisme s'essouffent. A l'heure où s'aggrave l'écart entre, d'un côté, les premières immigrations, formées d'ashkénazes, d'où est issue l'élite dirigeante politique et économique, et de l'autre, des populations juives séfarades et orientales déconsidérées et reléguées aux basses œuvres mais devenues majoritaires en nombre, la société israélienne apparaît sclérosée. Il est urgent de la consolider avec un ciment à l'épreuve des chocs ultérieurs, « une expérience collective, prenante, purifiante, patriotique ; une expérience cathartique », dit Tom Seguev.

C'est dans la grande salle de la Maison du peuple, Beth Ha'am, de Jérusalem que se déroule le procès Eichmann. Deux types de paroles resteront gravées dans les mémoires comme sur les enregistrements, celles de l'avocat général, Gideon Hausner, celles des témoins parmi lesquels figurent les rescapés. A Nuremberg, en

1948, les accusés nazis avaient été écoutés plus que les survivants, on avait fait parler les documents plus que les témoignages. A Jérusalem, la situation est renversée. Mais ces paroles sont premières également dans le sens où personne, pratiquement, n'a jusqu'alors véritablement voulu les entendre ; en regard des mythes sionistes des héros et des pionniers, les victimes restaient peu de choses. Maintenant, elles peuvent s'exprimer. Mais pour être aussitôt reprises par les dirigeants et pour renforcer le cadre référentiel de discours victimaires qui servent à justifier l'instauration d'un régime d'exception sur la population palestinienne. Lesquels dirigeants savent bien que la réussite d'un tel projet tient à la mise en place d'un véritable spectacle – c'est pourquoi le procès est intégralement filmé, et qu'il tient à la médiatisation des scènes les plus fortes ; c'est pourquoi, notamment, l'effondrement de Ka-Zetnik sera donné à voir aux yeux du monde. Bien que sans précédent, il n'y a jamais là que l'exploitation adéquate d'une dimension spectaculaire intrinsèque à toute manifestation du genre. Cependant, face à la représentation des victimes, cette réussite ne souffrirait d'autres images que celle d'un « être bestial ».

Or, lieutenant-colonel S.S., ex-chef du bureau IV-B-4 de la Sécurité intérieure du III^e Reich, « spécialiste de la question juive », chargé, de 1938 à 1941, de l'expulsion des juifs du Reich, puis, de 1941 à 1945, de la déportation des juifs d'Europe, des Polonais, des Slovènes et des tziganes vers les camps de concentration et d'extermination, Adolf Eichmann n'est pas le véritable bourreau dont il n'aurait plus eu, pour la circonstance, qu'à endosser le costume. Il était incapable de jouer un autre rôle que celui de l'employé zélé qu'il aura toujours rempli. C'est pourquoi, à défaut qu'il soit représentatif de l'inhumanité, il ne reste plus qu'à le faire disparaître derrière les imageries dantesques que Hausner, au moment du procès, et les morceaux d'archives diffusés plus tard sur les écrans tentent d'instiller dans l'esprit des auditeurs, puis, des spectateurs.

Le pari d'Eyal Sivan et de Rony Brauman est non seulement de faire réapparaître Eichmann, mais surtout de redonner voix aux chapitres de l'histoire fonctionnelle et ennuyeuse de l'admini-

nistration d'un génocide. Pour cela, ils suivent un certain principe de littéralité et présentent, aux yeux de leurs spectateurs et de leurs lecteurs, ce qui est, non ce qui devrait être. Le procès a été monté et filmé comme un spectacle, alors c'est un spectacle qu'ils mettent en scène, expliquent-ils dans « Vérité et montage », chapitre qui permet d'introduire une juste mesure dans leur fiction. Ils se ressaisissent de cette dimension spectaculaire, mais, retournant sa logique, ils donnent à voir le centre aveugle dont se soutient sa gravité. Sivan et Brauman croient ce qu'ils voient et ils ont vu toutes les archives disponibles du procès, pas seulement celles que les télévisions avaient pour habitude de diffuser. Scrupuleux et bourré de tics, ainsi Eichmann leur est apparu, ainsi ils le font apparaître.

Néanmoins, voir toutes les images (350 heures) n'aurait pas suffi à le montrer dans le banal appareil de cet homme ordinaire, il fallait, dès le début, adopter un point de vue singulier et même, geste précurseur de la désobéissance qui, chacun à sa façon, caractérise les auteurs, regarder de travers là où la vision ne se devait plus d'être qu'orthodoxe. « *A rebours de l'idée d'une objectivité ou d'une naïveté du regard, nous avons d'emblée assumé la distorsion induite par notre point de vue, parce que nous l'opposons à ce que nous voyons comme une autre distorsion, celle d'un prétendu effet de vérité qui serait issu du document brut* », écrivent-ils. Par là, Arendt était déjà passée, elle qui, au-delà des actions, avait cherché à s'exposer à cette nouvelle sorte de criminel dont l'étude attentive, à condition de ne céder à aucune fantasmagorie, met au jour le mal dans sa dimension la plus moderne. Inscrivant leur démarche dans ce sillage, mais reconnaissant également leur dette à Raul Hilberg, lui-même longtemps réprouvé de l'historiographie de la Shoah, Brauman et Sivan prennent Eichmann au mot : « *nous n'avons rien fait d'autre qu'exposer, sous la forme d'une accusation, la position de défense d'Eichmann* ».

Etrange combinaison d'où ressortent les clichés linguistiques d'un discours qui ne fait pas sens, assortis au contre-cliché visuel de cet anti-héros d'une conformité déroutante. Conformité à l'administration nazie qui, mutatis mutandis, devient conformité au déroulement du tribunal.

Le livre permet d'apprendre que les dépositions d'Eichmann avant son procès constituent, durant celui-ci, le premier témoignage à charge. Tâche que poursuit consciencieusement le personnage du film en rectifiant les inexactitudes ou les approximations de Hausner. Sa collaboration met à nu ce langage qui, réduisant la pensée à la plus simple expression de son instrumentalité, donne aux hommes les moyens de traiter les hommes sans se salir les mains et, partant, de les exterminer par millions. Ses pensées n'étaient pas hideuses, mais « creuses », constatait Arendt. Par le fil dénudé du langage administratif, c'est aux arcanes du pouvoir que l'on accède. Là tient le véritable travail d'archive, et ce n'est pas un hasard si tout devait être consigné, mis en fiche, répertorié, classé et, déjà, archivé. L'inventaire suspend le fil de l'histoire (cela vaut pour la littérature, cela vaut également, parallèle effrayant, pour l'histoire des vies que le traitement administratif a brisées – vérité que livre discrètement la littérature sur le cours de l'histoire). Se focalisant sur Eichmann, Sivan et Brauman mettent au jour la nouvelle archive du mal moderne dans son plus simple appareil.

Montrer ce mal revenait à suivre, à la lettre, l'esprit d'un homme qui reste fidèle à lui-même et continue à fonctionner, même privé de l'appareil et de la hiérarchie où il avait sa place. Un autre, de toute façon, n'aurait-il pas fait la même chose ? « *C'est précisément de cette obéissance et de ses conséquences immédiates qu'il est coupable, non d'avoir rempli une quelconque fonction stratégique dans l'appareil nazi, assortie d'une obscure soif du mal* », écrivent Brauman et Sivan. Eichmann était officier de police ; on ne s'y trompera pas, le génocide est une opération de police et le sens qu'elle réclame est celui de l'organisation. La guerre lui est utile, comme trompe-l'œil, comme couverture idéologique. Voilà à quoi reviennent les guerres modernes d'un temps dont nous, spectateurs de celles-ci, ne sommes pas sortis. Il est vrai que la guerre attire beaucoup l'attention. Ses couleurs masquent ce tissu de connexions anonymes qui, derrière les lignes de front comme derrière les écrans, travaillent les restes de sociétés que d'aucuns disent encore « civiles ». Là, se tient la zone grise ;

fourmi besogneuse, c'est à ce niveau que Eichmann opère.

La couleur a un autre sens. Elle signifie que c'est à partir du temps où l'on est que l'on regarde les archives, et le noir et blanc de cette « archive » qu'*Un spécialiste* donne à voir n'appartient pas au passé, même s'il fait partie de l'histoire. C'est le message final du film, le dernier plan rend Eichmann à la couleur comme il restitue l'ampleur de son crime au présent qui est le nôtre. Brauman et Sivan ne nous font pas accroire qu'il s'agit là d'un temps révolu. Eichmann n'a pas atteint la retraite. Les témoins sont jeunes, guère plus âgés que nous. Tous sont de notre *âge*. Après, il ne reste plus qu'à se demander de quoi on est contemporain. C'est-à-dire quel temps partage-t-on et, surtout, avec qui...

—PHILIPPE MESNARD